



« Le bonheur ? Pour moi, c'est être femme en face d'un homme. L'altérité ! Que nous ayons été créés homme et femme, voilà qui m'émerveille chaque jour. C'est le plus grand miracle, et il suffit »

# CLAIRE FOURIER

## Écrivain de l'amour

Claire **Fourier** est une grande dame de la littérature : elle est donc peu connue du grand public, même si son style flamboyant lui a permis de jalonner sa vie de nombreux romans et essais (éditions Dialogues). Tous parlent d'amour, c'est-à-dire de Dieu, auquel elle ne « croit » plus mais qu'elle exhorte à croire en nous. Dieu dont il faut selon elle combler le manque par l'Art et un brin de solitude. On en vient alors à aimer la vie, ce trésor que tous nous partageons.

Interview : Sophie de Launay  
Photos : Louis Monier

**B**onheur(s) magazine - Notre société est en crise profonde. Une crise morale, économique et culturelle. Comment cela vous affecte-t-il ? Vivons-nous vraiment une « sale époque » comme certains le disent ?

Claire Fourier - Était-ce mieux avant ? Ceux qui ont étudié l'Histoire savent que non. Nous vivons une « sale époque » dans la mesure où elle succède à celle des Trente Glorieuses qui a bénéficié d'un équilibre de tous les paramètres. La technique était réjouissante, on la maîtrisait. Des avancées ont alors signifié un progrès. Les fruits ont passé la promesse des fleurs ! Mais la croissance exponentielle de la technologie a détruit l'équilibre. Et tout a dérapé. Au vrai, notre époque est moins sale que d'autres, mais de sa saleté nous sommes tous informés en temps réel. Prenez la peine de remonter le temps. « Bonne époque » : celle de Robin des Bois où l'on ne s'aventurait sur un chemin sans être détrossé par des brigands ? De Jeanne d'Arc avec les divisions



Son nouveau roman, une incroyable et véridique histoire d'amour pendant la guerre d'Indochine (Editions Dialogues).

funestes du royaume ? Des guerres atroces entre catholiques et protestants ? Du Roi-Soleil avec les grandes famines et les épidémies ? Du siècle dit des Lumières avec ses hospices pour enfants abandonnés et la conscription – pensez aux femmes qui voyaient partir sur les navires de la Compagnie des Indes le mari dont elles savaient qu'il ne reviendrait pas et dont

elles récupéraient pour tout solde le coffre pouilleux. Et ne parlons pas des guerres mondiales. Allons. L'herbe est toujours plus verte non seulement dans le champ du voisin, mais dans celui d'hier.

**On ne peut nier que nous traversons une vraie crise morale.**

Les scandales politiques, les tricheries financières ont toujours existé. C'est une éthique qui nous manque aujourd'hui. Vous parliez également de crise culturelle. La vérité, c'est que nous avons réduit la culture à une quincaillerie culturelle qui déculturalise. La culture, c'est un style qui émane de soi. Le culturel, c'est du bruit pour habiller le vide de ceux que n'habite pas la culture. La culture m'enchanté, le culturel me terrifie. Quant à l'événementiel ! Je vous cite Cioran débarquant à Paris et voyant une longue file serpentine à l'entrée de Beaubourg : « Je ne savais pas les Français si atteints ! » La culture ne passe pas forcément par les instruments culturels, et mieux vaudrait parler de vivants cultivés que de culture vivante. On peut vivre intelligemment sans lire !

### Claire Fourier en 6 dates

**1944** : Elle naît le 15 juin 1944 à Ploudalmézeau, près de Brest (Finistère)

**1998** : *Ce que dit le vent d'Ouest* (JP Rocher)

**2010** : *Je ne compte que les heures heureuses* (JP Rocher)

**2012** : *Les silences de la guerre* (Editions Dialogues)

**2012** : *Dieu m'étonnera toujours* (Editions Dialogues)

**2013** : *L'amour aussi s'arme d'acier* (Editions Dialogues)





Où alors ne disons pas qu'une époque qui voit pulluler livres et musées est une sale époque, soyons cohérents. Il y a, en fait, une crise inédite : c'est une crise de la sophistication qui entraîne une complication désordonnée, et non une complexité avec une unité organique.

**Quelle est cette crise de la sophistication dont vous parlez ?**

On assiste à une croissance exponentielle de la sophistication, nouée à une financiarisation démente de l'économie, aux démons de l'abstraction. L'être humain, trop humain, ne suit plus, il perd la tête. La culture justement devrait l'aider à rester en phase avec la nature. Car la culture, j'insiste, ce n'est pas le savoir, c'est une mastication de la connaissance, c'est ce qui reste quand on a tout oublié, autrement dit : la distinction qui nous vient d'un savoir assimilé, un ordre intérieur. Mais la culture ayant viré au culturel, on est dans *La Grande Bouffe* : les sociétés dites civilisées s'empiffrent de culturel, font de nous des goinfres. On ne digère plus rien, on frise l'AVC culturel ! Une cure d'amaigrissement culturel, voilà qui nous serait nécessaire pour devenir cultivés.

**La décroissance économique, est-ce selon vous une solution ?**

Mais qui voudrait renoncer aux avantages de la « sale époque » ? Captifs de besoins, d'envies grandissants, nous sommes asservis aux services qui prolifèrent. Nul n'échappe à l'engrenage. Cette crise de la sophistication infère à l'épuisement... Mais dans votre questionnement, vous ne parlez pas de crise psychologique. Elle est pourtant majeure. Parce que les gens n'ont pas de mots pour dire cette dépendance dont ils crèvent. Quand on ne peut pas examiner son aliénation, on en reste prisonnier, pire : on s'habitue à son aliénation. Dans toutes les écoles naguère, on apprenait par cœur des listes de mots sur un thème, on apprenait à poser des mots sur les choses du cœur et de l'esprit, c'était bénéfique pour le psychisme. Doté de seulement 500 mots, que peut faire l'être humain sinon hurler son mal ou le déplacer ? Le divan de Freud ne vaut pas la richesse lexicale ! Combien de livres, écrits avec un vocabulaire restreint, s'adaptent, question de marketing, à l'aliénation au lieu de la corriger. Puis les idéologies, qui tenaient à beaucoup la tête hors de l'eau, sont mortes. J'ajoute que, contrairement à Rousseau, je pense que l'homme est mauvais et que la sophistication

contemporaine lui permet d'être encore plus mauvais.

**La grande poétesse Lydie Dattas (voir son interview dans *Bonheurs* n°5), craint que les femmes d'aujourd'hui ne se perdent à mesure qu'elles s'éloignent de leur « royaume » ? La condition des femmes progresse, or on les sent plus malheureuses...**

Il existait autrefois, face au royaume solaire des hommes, un royaume lunaire des femmes que celles-ci sont en train de perdre parce qu'elles calquent leur comportement sur celui des hommes. La femme exerçait une puissance lunaire, elle a décidé d'exercer un pouvoir solaire. Il n'est pas certain qu'elle ait gagné au change, car l'influence dans l'ombre l'emporte sur l'autorité officielle. Voyez madame de Pompadour qui n'exerçait aucune fonction, mais qui a impulsé l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle. Vierge folle et vierge sage ensemble, la femme croit se valoriser en adoptant les valeurs masculines. « On ne naît pas femme, on le devient. » Aujourd'hui on naît femme, on devient tristement homme... La femme est par nature hors la loi. La voici dans les métiers du droit, de la police, des armes. Pas étonnant que ça tire à hue et à dia ! – preuve heureuse qu'il reste encore du féminin dans la femme. La sauvageonne se laisse dompter par le fouet du conformisme ambiant. Dieu sait si j'aime la mode, il y a là une fantaisie adorable ; mais il faut picorer, y prendre seulement les éléments qui accentuent notre style. Car un style est singulier, inactuel ou il n'est pas. Il faut non s'y soumettre, mais se soumettre la mode et la loi.

**Qu'est la femme selon vous ?**

Vous savez, toute femme est ensemble Marthe et Marie (cf *Évangile selon Luc 10, 38-42*) : l'active et la contemplative, la femme de ménage et la poétesse. L'éternel féminin, c'est cet attelage, souvent claudiquant, qui conduit la charrette humaine. Personnellement je trouve sain que mon plumeau souvent l'emporte sur ma plume. Et il me paraît dommage que Marie, qui n'exerce pas de « profession », soit objet de raillerie de la part de Marthe qui ploie sous le joug de la « profession ». L'une et l'autre n'en vacillent que davantage. En fin de compte, la condition des femmes régresse au fur et à mesure qu'elle progresse. C'est parce qu'elle s'aligne sur la « bêtise au front de taureau » ! Oh, que la femme n'oublie pas qu'elle est ensemble sorcière et Blanche-Neige au pays des nains,

# « Quand je vais mal, je cogite ou j'essaie des chapeaux. Et je vais un peu moins mal. C'est ma manière de coiffer les misères au poteau. »

qui sont bien plus que sept.

## **Parlons littérature, votre domaine, votre vie tout entière. Le roman est-il, selon vous, en péril ?**

Le roman dépérit. Pourquoi ? Parce que le cinéma remplace avantageusement la rédaction de potache qu'est devenu le roman. « N'importe qui peut écrire un roman ! », disait plaisamment Mauriac, romancier des âmes. En effet, n'importe qui en écrit aujourd'hui. D'où la médiocrité du roman narratif. Le roman balzacien est mort, qui était le fruit gigantesque de « l'horrible travailleur » voyant tout d'un coup d'œil. Le « nouveau roman » s'est éteint parce qu'il était sans saveur. Aujourd'hui, nombre d'auteurs écrivent trop jeunes ou trop vite – couper-copier-coller-envoyer, c'est pesé ! –, n'ont appris à viser que le succès immédiat auprès d'un lectorat qui réclame, comme les enfants le soir, une histoire pour s'endormir. Le système diabolique de distribution a joué la carte de la quantité, amenant le monde du livre à se tirer une balle dans le pied. Et voyez les prix décernés, marketing oblige, par des collégiens. Comme si des adolescents qui n'ont guère d'acquis psychologique, sociologique, philosophique, qui disposent souvent d'un lexique et d'une grammaire limités, pouvaient juger de la qualité d'un livre ! Ils sont sensibles à un scénario : « C'est l'histoire d'un mec qui... » La spécificité du roman français tenait dans la finesse d'approche, l'impertinence miséricordieuse, l'ironie et la pitié, le trait spirituel de l'expression, choses devenues rares... Permettez-moi de citer longuement Balzac écrivant à Zulma Carraud : « J'ai lu un manuscrit de votre protégé. Il n'y a ni une phrase ni une idée. Il n'y a que le courage d'avoir écrit un certain nombre de feuillets. Le talent d'écrire [...] s'apprend lentement. [Votre protégé] ne sait rien en histoire, il ne sait rien du monde, il ne sait rien de sa langue, il ne sait rien des passions, que voulez-vous qu'il écrive ? Quand on ne peut rien faire, on se fait homme de plume, homme de talent. J'étais à son âge cet enfant, mais qui voudrait des dix ans par lesquels j'ai passé ? Ce jeune homme est toute notre époque. Rencontrerait-il des femmes qui lui élargiraient le crâne, entre deux caresses, en lui relevant le rideau qui cache la scène du monde ? En rapportera-t-il des idées qui écloront à quinze ans de là ? A-t-il le génie observateur ? L'on ne sait pas quel phénomène est un écrivain. Les écrivains seuls savent de combien de qual-

ités ils sont composés : bonheur, talent, énergie, persistance, santé, seconde vue, que sais-je ? »

## **Vous dites que l'écriture cinématographique peut remplacer avantageusement celle du roman ?**

C'est dans le cinéma américain, plein d'énergie, qui brasse et que rien ne freine, qu'il faut, selon moi, chercher les héritiers du roman balzacien, lequel fut d'abord publié en feuilletons, n'oublions pas. Chaque siècle a eu des romanciers, mais si le XIX<sup>e</sup> fut l'époque phare du roman, du XVI<sup>e</sup> n'a surnagé que la poésie, du XVII<sup>e</sup> le théâtre, du XVIII<sup>e</sup> surtout la maxime ou forme brève. De notre époque, je pense que surnagera le récit intime, trans-genres, tels les Mémoires. Relativisons le mal : les best-sellers sont conçus pour être jetés et les romans de gare, qui correspondent à la Bibliothèque bleue que les colporteurs vendaient dans les rues, s'adressent à un public qui sinon ne lirait rien. Gardons à l'esprit qu'il y a plus d'un siècle à peine, une minorité de la population savait lire et que la littérature a toujours été appréciée par une poignée de lecteurs. On ne peut pas vouloir qu'aujourd'hui, sous prétexte que tout le monde ou presque déchiffre l'alphabet, les masses se passionnent pour la langue et la psychologie raffinées de *La Princesse de Clèves*.

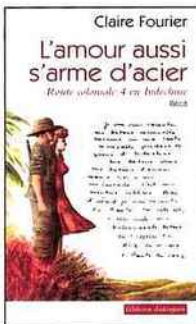
## **Que lisez-vous ?**

Je lis les livres de chevet, c'est-à-dire ceux que le temps a justifiés et qui sont réellement écrits. Car le verbe s'habille de mots. Je réclame le respect du verbe, et qu'on ne le fagote pas. Vous savez, un être humain ne peut lire qu'un petit nombre de livres dans une vie. Il faut donc écrémer. En librairie, je feuillette des ouvrages. Si la ponctuation n'est pas accordée au sens du texte, si une phrase est facile, le vocabulaire quelconque, la syntaxe négligée, si le style ne plante pas ses éperons dans le flanc de la pensée, et si le fond ne cravache pas la forme, je referme. Nouveau ne veut pas dire innovant ! Je lis de ce fait peu de nouveautés, encore moins de premiers romans où je ne trouve pas le recul (le réfléchissement, ai-je envie de dire) qui m'est nécessaire pour améliorer mon approche du monde.

## **Qu'est-ce que lire pour vous ?**

Lire, c'est entrer en conversation avec une œuvre, c'est causer avec quelqu'un sans que ni l'un ni l'autre n'aient besoin d'élever la voix. Dans causer, il y a l'idée d'un





## Un magnifique roman d'amour

« Je vais vous raconter une histoire incroyable survenue sur une route incroyable pendant la guerre d'Indochine. Une histoire d'amour inouïe, liée à une embuscade. C'est une histoire vraie et une aventure sublime. Mais d'abord, je vous raconte la route. Elle est à elle seule un personnage de l'histoire » Ainsi commence un roman poignant sur la guerre d'Indochine. D'un côté la violence du combat, de l'autre la beauté d'un amour généreux. Une réflexion profonde sur nos pulsions de mort et d'amour.

A noter que ce roman est réédité par une jeune maison d'édition, Editions Dialogues, créée en 2010 par Charles Kermarec. Elle se distingue par un choix judicieux d'auteurs reconnus ou prometteurs. En littérature, outre Claire Fourier, on peut y lire Sylvia Tabet, Denis Labayle, Philippe Le Guillou ou encore Christiane Frémont. [www.editions-dialogues.fr](http://www.editions-dialogues.fr)

*L'amour aussi s'arme d'acier*, Claire Fourier, 19,90 €, 228 pages, Editions Dialogues.

séjour mental auprès de l'autre. Le vrai livre relève de la confiance : viens, nous allons causer. N'en doute pas, je t'entends et tu me fais réfléchir, doivent pouvoir se dire l'un à l'autre l'auteur et le lecteur. Penser est le yoga de l'esprit. Yoga signifie jonction : la pensée articule les idées. Me plaisent les livres qui, en me donnant des idées, m'aident à articuler ma pensée. Je recherche non les amuse-tête, mais les creuse-tête, ce qui laboure et ensemeence ma tête. Je recherche tantôt la folie douce tantôt le raisonnement construit. Bref, je privilégie les livres qui font l'amour à mon esprit et l'engrossent. Et je lis crayon en main.

### Quels livres vous aident à vivre ?

Les livres « hauturiers ». Ceux qui obéissent au conseil de Jésus à Pierre qui ne pêchait pas assez de poisson : *Duc in altum !* « Va au large ! » Ceux qui m'emmènent au large intérieur, ont une dimension verticale et vont chercher profond une lecture nouvelle du « rien de nouveau sous le soleil ». Je citerais donc Nietzsche, parce qu'il a l'œil absolu (comme on a l'oreille absolue) et que la pensée fulgurante du penseur « penseur » me revitalise, même si ou parce qu'elle confine à la folie. Je lis Montherlant, pour la teneur et la tenue, l'insolence et le goût des âmes, la langue frappée, royale. Je lis D.H. Lawrence pour la sexualité rouge qu'il prône, fondée sur la conjonction des sangs, profonde, qu'il oppose à la sexualité blanche, fondée sur les nerfs, superficielle. Je lis la poésie japonaise et chinoise, concrète, imagée, axée sur la vie quotidienne et qui ne se paie pas de mots, si je puis dire. Tolstoï, pour l'ampleur de la pensée et de la commisération. Dostoïevski, pour la perception suraiguë de la nature humaine. Katherine Mansfield, pour la distinction du cœur – non la sensitive Virginia Woolf dont le cœur est aussi sec que la plume est fine. Melville, parce qu'il donne l'océan à ressentir et le goût de la pureté. Céline, le danseur-musicien qui désirait que l'on mît en épitaphe sur sa tombe : « Ils sont lourds ! ». Bernanos pour ses coups de gueule richement argumentés... J'aime les écrivains de race, les réfractaires qui, à l'écart de la ménagerie humaine, travaillent à percer l'univers tragique et drôle et expriment de puissantes évidences. Je les aime pour l'élan qui les porte tellement vers l'humanité qu'il leur faut se défendre par la solitude de leur folle inclination pour le genre humain.

**Dieu vous passionne, vous désole, vous « étonnera toujours » – titre d'un de vos livres. Vous parlez à Dieu sans cesse, vous le questionnez sans relâche. Comment faites-vous pour entretenir ce lien ?**



Le mot Dieu n'est pas tombé du ciel ! Il y monte. Dieu est, selon moi, l'affinement de la conscience. Par conséquent, affiner sans relâche ma conscience, voilà qui m'importe. Disons que Dieu, en Qui je ne crois pas, est le *work in progress* de mon existence. J'ai été une enfant croyante. Pensionnaire à l'âge de dix ans dans un collège religieux, j'assistais à la messe, à jeun, trois fois par semaine. Parfois, peut-être pour oublier le froid, je priais si fort qu'il me semblait que mes genoux allaient décoller du banc étroit où je les tenais tremblants ! Ensuite j'ai chassé l'idée de Dieu, mais une béance est restée, que je comble avec l'amour, le travail, tout ce que je vis. Disons qu'adulte, j'ai changé mon fusil d'épaule et considère que c'est à Dieu, s'Il existe, de croire en moi, pas à moi de croire en Lui. Je vais vous dire : Dieu c'est comme les soldes, on ne cherche pas, on trouve. Condition nécessaire et suffisante : être aux aguets... Ce que je crois profondément, c'est que Dieu n'est pas Alpha : Dieu est

## « Le bonheur ? C'est de se dire : "Comme je suis bien !" Je me le suis dit quelques heures dans ma vie. Une dizaine, mettons, et c'est bien »

Omega. Nous ne naissons pas enfants de Dieu : nous avons à devenir Dieu. Question de noblesse. Et l'enjeu de toute vie. Dieu étant à « réaliser », la seule philosophie qui tienne est le... réalisationnisme ! Notez que les physiciens eux-mêmes ne désespèrent pas de trouver un principe unificateur de l'univers.

**Dieu, vous l'écrivez dans vos livres, est inexplicable.**

Oui, plus exactement, Dieu c'est l'inexplicable : plus on explique, plus l'inexpliqué recule. Cet inexplicable me fascine. Au fond, Dieu et nous, c'est tout bonnement l'histoire de l'œuf et de la poule. Comprenez que si je ne pouvais plus m'interroger sur Dieu, je m'étiolerais. Cela dit, il y a le problème moral, irréductible : l'homme ne supporte pas que tout soit permis. Pourquoi ? Nul ne sait. L'homme a donc créé une autorité suprême et, sans relâche, tue et recrée cette aile protectrice, nommée Dieu, dont il s'en veut d'avoir besoin. Meurtre du père, culpabilité, etc. pour les judéo-chrétiens. Les Celtes, dont je suis, ne voient dans le péché qu'une erreur d'appréciation. L'être humain est si faible, si vulnérable. Son désir le plus incoercible est d'obtenir une compensation à la vallée de larmes en accédant au ciel, quelque forme que son imaginaire donne au ciel. Il veut remettre ses larmes au « bon Dieu » ! Laissons-lui son imaginaire et sa fantaisie. Camus écrivait : « J'ai le sens du sacré et je ne crois pas à la vie future, voilà tout. » Lacordaire : « C'est un grand secret que d'aimer Dieu en aimant autre chose que Lui. » Ils résumant ma pensée. Somme toute, Dieu est soi s'occupant de devenir meilleur. Dieu est la lumière des choses et des gens quand nous les regardons avec attention. Dieu est à hauteur de regard. La vérité ultime est ainsi dans la hiérogamie : le mariage de l'humain avec le divin.

**Qu'est-ce qui vous rend heureuse ? Qu'est-ce que le bonheur ? Et comment le trouver ?**

Le bonheur ? Pour moi, c'est être femme en face d'un homme. L'altérité ! Que nous ayons été créés homme et femme, voilà qui m'émerveille chaque jour. C'est le plus grand miracle, et il suffit. Raisonner cet étonnement remplit une vie. Le bonheur ? C'est de se dire : « Comme je suis bien ! » Je me le suis dit quelques heures dans ma vie. Une dizaine, mettons, et c'est bien. Au long des autres, je fais avec mes peines. Le bonheur ? C'est de vivre en coquetterie avec son malheur, de le ciseler et parvenir à le porter comme un bijou – avec un joli port de tête. « Dégage ton cou ! Tout est dans le port de tête ! Ne quitte pas des yeux ton port de tête ! », disait ma grand-mère qui ne lisait que le journal local. Cela dit, être

malheureux ne veut pas dire que l'on n'est pas heureux. Le malheureux n'est pas privé de bonheur, il est malheureux : heureux d'une mauvaise façon. *Heur* vient de *augurium* qui veut dire présage, chance, et de *augere* : augmenter. Un bon-heur n'est pas une bonne heure, mais une chance augmentée ; un mal-heur n'est pas une mauvaise heure, mais une chance diminuée. La chance de l'être humain, c'est le cogito. Il ne tient qu'à nous d'augmenter notre chance – notre bonheur. Car il y a du bonheur à fourbir ses idées, celui que le guerrier éprouve à fourbir ses armes avant d'aller se battre. La pensée et la parure sont mes deux consolatrices. Quand je vais mal, je cogite ou j'essaie des chapeaux. Et je vais un peu moins mal. C'est ma manière de coiffer les misères au poteau. Ajoutons que la sévérité et la grâce vont pour moi de pair, qu'elles sont mon souci et que ce souci-là me réjouit... Le bonheur encore ? Prendre la peine de sourire, poser la main sur un bras, demander : « Etes-vous heureux ? Non ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » Cela vaut mieux que de dire : « Quelle sale époque ! », non ? Au fond, le vrai bonheur, c'est de parvenir à traiter son malheur par-dessus la jambe. Je m'efforce, donc je suis. La pensée disciplinaire me procure du bonheur.

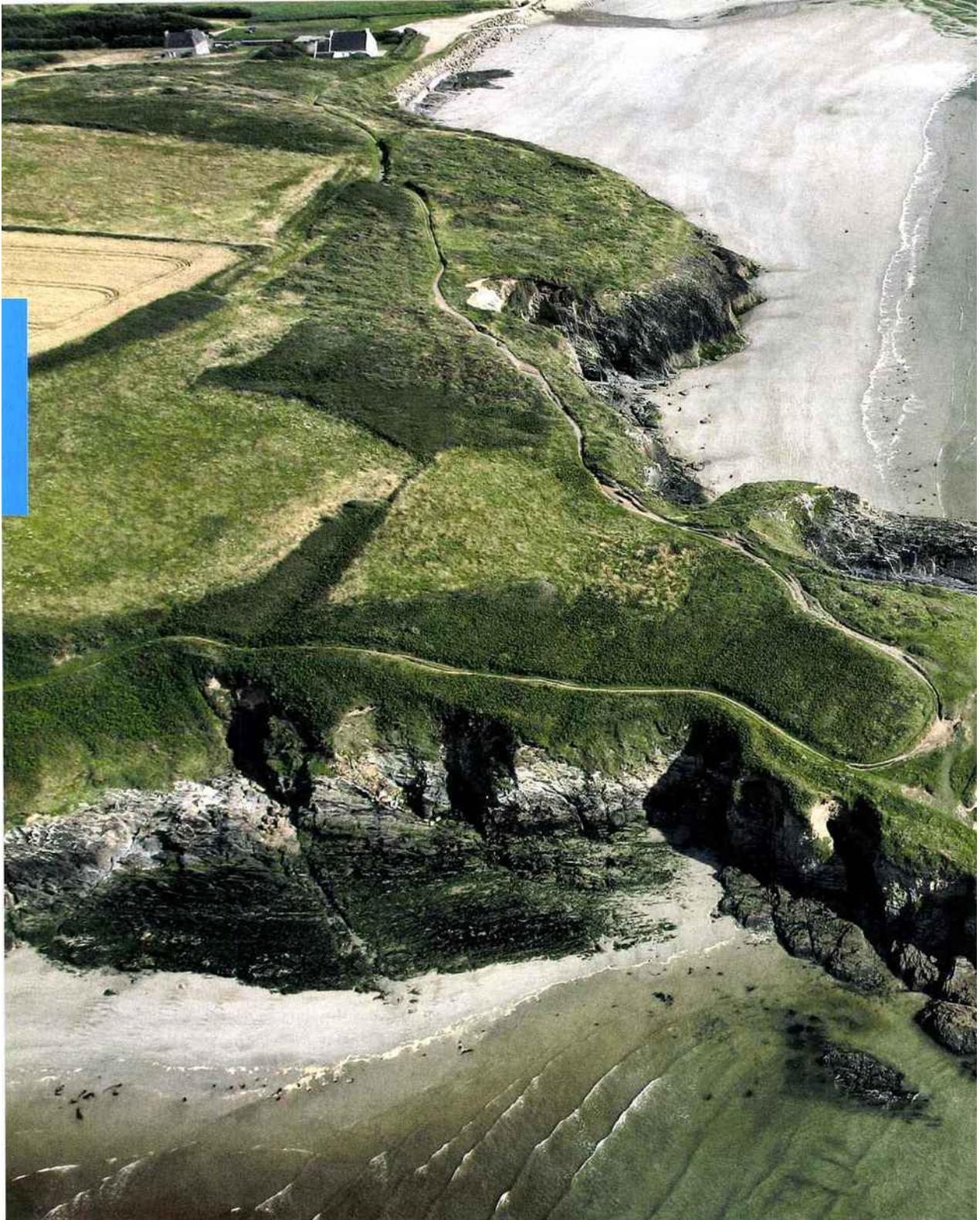
**Comment voyez-vous la vie ? Qu'en faire ? Comment la vivre ? Comment trouver l'envie de vivre, de voir la beauté du monde ?**

Comment je vois la vie ? Pas souvent en rose ! Mais à chaque saison, sa couleur, me dis-je. Qu'est-ce que la vie ? Une articulation. Articuler, c'est nouer, dénouer. Je tâche d'articuler les heures, les jours, les années de manière intrépide et souple ; j'essaie de tresser vécu, pensé, ressenti sur la fine lame d'un rasoir ! Comment trouver l'envie de vivre ? En ouvrant les yeux. L'impossibilité où je suis d'épuiser la bizarrerie humaine m'est une raison de vivre. Comment trouver l'envie de voir la beauté du monde ? En mettant de la lumière dans mon regard. Ce n'est pas la vie, c'est son propre regard qu'il faut changer... et l'usage de sa vie. – Tu t'es trompé, Rimbaud. Tu étais jeune, tu as les excuses de l'âge. *Je* n'est pas un autre, Rimbaud, non, non ! *Je* est soi dans l'illimité de son être... Vivre, c'est inlassablement tout revoir : être révisionniste en tout, autrement dit, dogmatiste en rien. La vie plane par-dessus les vivants, vive la vie !

**Vous êtes Bretonne, Celte même, dites-vous. Qu'est-ce que la Bretagne pour vous ?**

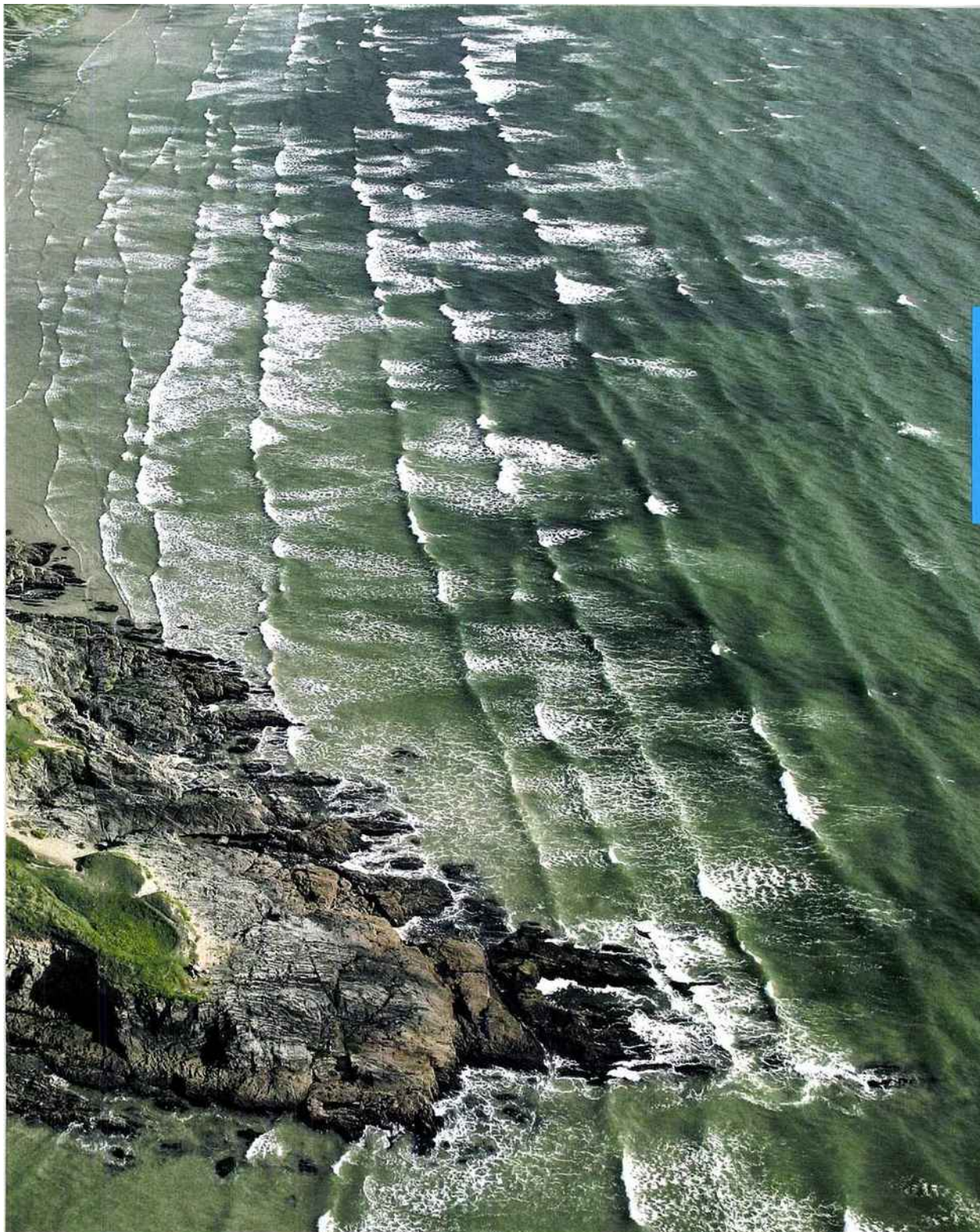
C'est la source-mère. Le tremplin de mes idées. Le tremplin de mes humeurs, souvent trop océaniques. Ma Bretagne, c'est la côte nord du Finistère. La mer d'Iroise. D'ardoise en été, de jade en hiver. Ni vraiment bleue, ni





« Pour moi, Bretonne, la Bretagne c'est la source-mère. Le tremplin de mes idées. Le tremplin de mes humeurs, souvent trop océaniques.





Ma Bretagne, c'est la côte nord du Finistère. La mer d'Iroise. D'ardoise en été, de jade en hiver. J'ai les pieds sur terre mais le regard en mer. »



vraiment verte : pareille aux yeux glaz des Celtes, aux yeux pers d'Athéna. Mais je suis une femme du rivage : les pieds sur terre, le regard en mer. Respirer l'air iodé a le pouvoir de me refaire les poumons. Voir ce qu'ont vu mes aïeules ravive mon regard quand je ne sais plus rien apprécier. Mes yeux se refont une jeunesse face à la vieille rengaine des vagues que je ne peux dévisager sans me sentir appelée : Viens, viens, viens...

**Comment aborde-t-on la vie à votre âge ?  
Tellement de plus jeunes que vous ont l'angoisse  
de la mort, l'angoisse d'une vie ratée ou peu  
épanouissante ?**

Prendre de l'âge, c'est travailler à une douce maturité. De maturation à naturation il n'y a qu'une lettre, n'oublions pas. Je suis née un 15 juin. J'ai délivré ma mère huit jours après que les Américains ont délivré la France. Je me suis innocemment laissée modeler par ce symbole. J'ai compris très jeune que la liberté est un long apprentissage et relève d'un énorme travail sur soi. Petite fille timide et docile, je me disais intérieurement : je mettrai le temps qu'il faudra, mais un jour, sans devenir provocatrice, au risque toutefois de paraître immorale, je damerai le pion en douceur aux forcenés de la liberté. L'angoisse de la mort ? On l'a tous un peu, car on aime mieux être sur la terre que dessous ! L'angoisse de la vie ratée ? Qui n'a un jour pensé : quelle vie ratée que la mienne ! Au vrai, n'est raté que ce que l'on a renoncé à travailler. J'ai traversé des épreuves et quelquefois pensé : je ne franchirai pas ce moment-ci. J'ai franchi, peut-être parce que j'aime franchir et que j'aime la bonne besogne : elle est une planche de salut... Écrire est devenu mon métier, mais si j'avais dû être balayeuse de rue, je me serais passionnée pour le balayage urbain. Et j'aurais, qui sait, mieux réussi ma vie qu'en écrivant !

**Auriez-vous des conseils à donner à des femmes  
de 30, 40 ou 50 ans pour être mieux dans leur vie ?**

Plein de conseils, qu'elles ne suivront pas ! J'ai envie de leur dire : ne vous mettez pas martel en tête pour si peu. Il y a tant de « si peu ». Prenez garde, les temps morts ne sont pas loin d'être les seuls vivants. Le monde est en guerre, il appelle au secours l'écoute et la patience, retrouvez ces vertus que vous vous êtes lassées d'incarner. Puisque vous réclamez une place au soleil, repensez la démocratie en y injectant de l'aristocratie. Rappelez-vous Nietzsche : « Les grandes révolutions arrivent sur des ailes de colombe. » Soyez sages, tout en restant fidèles à votre côté chien fou... Reprenez la devise implicite de vos aïeules douces et austères, sauvages et lunaires : « Je suis ingérable, donc je suis. » Quant à moi, comment j'aborde la vie aujourd'hui ? En me détachant, en discernant mieux la grandeur et en négligeant davantage les médiocres ; en apprenant à vivre de ce dont le monde a toujours pu vivre ; en m'adonnant au cogito de la sensibilité ; en devenant, avec le temps, plus intemporelle ! Vous savez, le seul moyen de durer, c'est d'être inactuel... Mais là, on revient à Dieu : Dieu a la vie dure parce qu'il n'a jamais été actuel.

**L'amour : ce thème traverse tous vos livres.  
Pourquoi ?**

« Tout ce qui n'est pas gagné à l'amour est perdu. » C'est Pierre Sipriot, son biographe, qui m'a cité cette phrase de Montherlant. Il me l'a redite d'une voix quasi inaudible, deux jours avant sa mort, sur son lit d'hôpital. À mon tour, je me plais à répéter ces mots. Surtout, à les vivre. Mais l'amour ? C'est le temps et l'espace rendus sensibles au cœur. L'amour, c'est mettre beaucoup d'espace dans une aiguillée de temps. Je ne suis bonne à rien si je ne suis pas en état d'aimer, je me débrouille donc pour l'être. Une règle en amour : distance et fidélité. Je ne peux me passer ni de solitude ni de chaleur humaine. Alors oui au monde perçu dans son intimité, non à la mondanité : celui qui roucoule est plus doux de mœurs que celui qui croasse ou jacasse ! Ajoutons que j'ai pris, une fois pour toutes, le parti de la subjectivité aimante... et qu'à mon âge l'amour n'est séparable ni de l'estime ni de la compassion. « Indignez-vous ! » dit l'un. « L'indignation, réservons-la aux faibles », dit Nietzsche. Je dis plutôt : occupons-nous d'être dignes de nous-mêmes, prenons conscience de ce que nous valons, et le reste viendra par surcroît. Exerçons-nous à sourire, et l'amour, le bonheur nous seront donnés par surcroît. En fait, il suffit de se pénétrer de l'intérieur des gens pour que leur surface s'illumine et devienne un halo. Un dernier mot ? Soyons inclassables.

**Qui êtes-vous dans ce monde ? Comment vous  
situez-vous en quelque sorte ?**

Qui suis-je ? Une réfractaire... Mais plus poreux, tu meurs ! Disons : je suis une cendre vive, – cela que je fus et qu'il a fallu cesser d'être pour devenir ce que je suis. Quelqu'un qui a tiré sur la corde de son être et que mine l'exigence intérieure, mais une angoissée qui trouve que la vie, quand même, est sacrément belle ! Quelqu'un qui n'aime rien tant que les cimetières et rien moins que les gueules d'enterrement. Une tendre qui languit après le cynisme. Une solitaire qui déborde de multitude. Quelqu'un qui tente de jeter une arche entre les contraires et se niche dans l'écartèlement. Un tumulte intime qui essaie de se faire mélodie... D'une manière générale, plus je sais, moins je sais... Qui suis-je ? Disons : frappée au cœur par le temps, une cousette qui file le temps ou le prend en filature, qui tire l'aiguille sur son tissu d'interrogations et de contradictions et tente, vaille que vaille, d'en faire un « paletot idéal » pour, bonne Samaritaine de l'esprit, l'offrir à qui voudra... Ce que je suis ? Une feuille tremblante qui dit aux autres feuilles : voyez comme je tiens bon, mesdames ! Prenez-en de la graine... Où suis-je ? Pas ailleurs, car je suis avec tous dans la nef des fous, folle amoureuse de mes frères que je menace de quitter ! Je suis tantôt sur le pont, me brûlant les yeux à guetter un rivage hospitalier et, plus encore, ma Moby Dick à moi ; tantôt dans la soute ; un jour, prostrée et implorant un Dieu qui n'existe pas d'avoir pitié de tous ces toqués dont je suis ; le lendemain, pleine d'élan : donnez-moi les rames, bon sang, et on abordera les îles fortunées. Je suis comme les Bretons, mélancolique et allègre ; abattue, or marchant sur des tisons... que trop souvent je prends pour les flots où s'aventura Jésus. ■





« J'ai envie de dire aux femmes : ne vous mettez pas martel en tête pour si peu ! Il y a tant de "si peu".  
Prenez garde, les temps morts ne sont pas  
loin d'être les seuls vivants. »